

XYZ. La revue de la nouvelle

Le sac à main

Gaëtan Brulotte



Number 69, Spring 2002

Des récits impudiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3969ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brulotte, G. (2002). Le sac à main. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 16–20.

Le sac à main

Gaëtan Brulotte

D'après une photographie de Irving Penn, *Theater Accident*, 1947

À l'entrée du théâtre, régnait le brouhaha habituel qui précède le début d'un spectacle. À travers la rumeur de la foule, on entendait quelques spectateurs qui, souhaitant se départir de leurs billets, les offraient à prix réduit. Au-delà du hall, on avait ouvert les portes de la salle, car le flot avait commencé à s'engouffrer dans le goulot qui menait au parterre et aux galeries. J'arrivais parmi les derniers.

Soudain, au milieu de cette vive agitation, j'aperçus, sortant d'un taxi, une femme mûre bien ficelée en robe de soirée noire, majestueuse dans sa discrète élégance, sa chevelure d'un châtain clair soigneusement remontée en chignon autour d'un délicat diadème presque invisible. Elle ne portait aucun bijou autre que des boucles d'oreilles constituées d'une simple perle sur chaque lobe et un collier assorti. Dans sa main gauche un sac à main souple, tissé de fines mailles métalliques dorées. Son décolleté laissait voir le racé de ses os sous la peau satinée et deviner ses petits seins fermes. Elle avait les joues un peu creuses, les pommettes subtilement retouchées de rose, des yeux d'un bleu intense surlignés sans insistance de rimmel et dont les paupières, légèrement céruléennes, étaient allongées en amande par un fard gris appliqué en dégradé sur le tiers extérieur. Les lèvres et les ongles, au bout de longues mains de pianiste, brillaient de la même gamme écarlate et sensuelle. Se dégageait d'elle une impression de sobriété et de classe à la limite de l'austérité. Elle était seule. Une note de lassitude mêlée de tristesse pouvait se lire sur son visage, comme si une profonde mélancolie l'habitait.

Et pourtant elle aspirait tout l'air autour d'elle. Je fus aussitôt saisi d'un émoi incontrôlé devant cette apparition à haute tension, dont la décharge électrique venait de m'atteindre. J'avais

subitement envie de tout savoir sur elle. J'aurais tant voulu avoir le courage ou le ridicule de lui adresser la parole, mais j'étais paralysé sous le choc.

D'un pas décidé, l'inconnue se dirigea vers la foule et disparut du côté des toilettes, me laissant terrassé et déjà en manque de sa présence.

La réalité reprit bientôt le dessus. Je me sentais bête d'avoir éprouvé une telle sensation de douce folie qui me coupait de mon monde habituel, celui de la réflexion et de la contemplation, et qui me livrait ainsi à la merci d'un désir totalitaire pour une pure inconnue brusquement plantée au cœur de ma vie. À cette aune je mesurais tout à coup l'immense néant qui enveloppait parfois mes longues soirées solitaires.

La masse des spectateurs s'étant dissipée, je m'étais résigné au plat réel et m'apprêtais à présenter mon billet d'entrée au contrôleur quand je vis de nouveau la beauté en noir assise sur une banquette telle une évidence, le programme ouvert sur ses genoux, ses lunettes de lecture sur le bout du nez ajoutant à son charme. Elle ne semblait pas pressée d'entrer dans la salle. Elle tournait une page lorsque soudain son sac à main tomba par terre. L'ouverture céda sous l'impact et le gros du contenu en fut éparpillé à ses pieds, près de ses chaussures vernies noires.

Personne d'autre qu'elle et moi ne s'en aperçut. J'étais ahuri de pouvoir ainsi accéder en un éclair à tout un pan de la vie privée de cette femme qui me fascinait.

Son fume-cigare et le paquet effilé de cigarillos Sweets indiquaient d'emblée que sous l'apparence classique et conservatrice se cachait en réalité une séduisante rebelle. Son indépendance d'esprit face aux conventions sociales se manifestait déjà dans de tels signes. Outre qu'ils devaient surprendre voire choquer son entourage quand elle les allumait, ces petits cigares vanillés devaient aussi donner un goût sucré à son haleine et à ses baisers. Son briquet Dupont signalait cependant clairement l'aisance financière et l'adhésion au langage silencieux des objets de luxe. Le minuscule flacon de parfum Poème me ramenait à l'esprit la publicité de Lancôme vantant la sensualité opulente de sa

fragrance florale complexe, pavot bleu de l'Himalaya, fleur de datura, fleur de vanille, mimosa, jonquille, freesia, rose... Je n'avais qu'une envie, me rapprocher de ce jardin mobile pour me soumettre à son envoûtement.

Ses jumelles de spectacle, en bronze et gainées de cuir, dévoilaient son amour de la précision et de la domination à distance. Si minuscules qu'elles fussent, elles n'en tenaient pas moins un langage de mainmise et de pouvoir. Cette personne ne devait pas supporter que les choses lui échappent ni qu'on la berce d'illusions : il lui fallait toujours vérifier le jeu de plus près, traquer les ombres pour les mettre à jour, apprécier le détail pour mieux goûter l'ensemble, quitte à s'exposer aux démystifications du réalisme. Penchant pour la franchise, elle devait détester le baratin des séducteurs et prendre un vrai plaisir de voyeur au théâtre. Tout pour me plaire, puisque je n'ai pas le talent des premiers mais bien la passion du second.

Un stylo doré très fin qui avait roulé à l'écart pouvait révéler la femme de tête, mais le calepin de notes dont il signalait la présence n'était pas visible, resté sans doute au fond du sac. Seul un mot plié en deux sur du papier pelure laissait paraître en palimpseste une écriture ronde tout en boucles qui donnait envie de la croquer comme une pomme. Compagnon de haute fidélité et véridable bille de joie, combien de noms, d'adresses, de numéros de téléphone ce stylo avait-il pu écrire ? Des rendez-vous majeurs avaient pu en dépendre, mais assurément aussi des moments de bonheur. Si seulement il pouvait parler, quelle somme prodigieuse de secrets il me divulguerait. Je me pris à imaginer les aveux et les mots d'amour qui en sortiraient. Peut-être était-ce une épistolière aguerrie qui passait ses après-midi à rédiger des missives enflammées.

Un petit coffret à pilules nacré faisait pressentir l'être prudent et prévoyant en elle, mais aussi son possible envers : la femme en proie à l'angoisse, à la détresse, à l'insomnie. Est-ce qu'il contenait banalement un analgésique pour les maux de tête ou plus gravement un anxiolytique voire un antidépresseur ? Sans doute venait-elle de traverser une période difficile sur le plan

personnel. Ce coffret soulevait en moi un peu de compassion et me donnait envie de la consoler.

Une clé solitaire, surprenante dans sa nudité, m'ouvrait toute grande la porte de rêveries romantiques. Je m'imaginai franchissant son seuil derrière elle, le cœur palpitant, retenant mon souffle, suspendu à la serrure qui se déverrouillait dans une queue de lumière. Où pouvait-elle bien habiter ? Sans doute venait-elle de déménager et n'avait-elle pas encore eu le temps d'insérer sa clé dans un porte-clés. La forme permettait d'établir qu'elle donnait accès non à une maison mais à un appartement avec une porte blindée à verrouillage multiple. Peut-être sortait-elle d'un mauvais mariage. Comme bien des urbains en tout cas, elle était à la recherche de la sécurité. Son chez-soi devait lui être précieux. Elle y passait peut-être le plus clair de son temps. Elle possédait sans doute de beaux objets d'art, des livres précieux, de l'argenterie, des antiquités, des tapis orientaux, bref du goût.

Son billet de théâtre dépassait de l'ouverture du sac. Il n'y avait qu'un seul billet. Elle n'était pas accompagnée et n'attendait personne. Son indépendance se confirmait : elle aimait sortir en célibataire. Elle avait tout connu, les galas futiles, les amants d'un soir, les week-ends de motel, les poursuivants vicieux, les dîners creux, les parties de bureau, les épousailles de plage et de voiture, les départs et les retours, les mariages et les divorces, les fêtes et les enterrements, les saisons et les jours de l'amour.

Elle avait une profession, je le savais à un petit paquet de cartes de visite qui s'étaient dispersées, mais que je ne parvenais pas à lire. Était-elle avocate, professeur, médecin, commerçante, financière, architecte, musicienne ? Je n'imaginai rien d'autre. Au milieu de ces cartes, deux sachets de plastique portaient l'inscription délatrice de Manix. J'y reconnus aussitôt des préservatifs. Comme ils détonnaient dans ce contexte où ils luisaient d'incongruité. J'en étais embarrassé pour elle. Ce détail m'indiquait une femme à la fois prudente et responsable, mais aussi disposée à l'aventure de passage, une personne décidément beaucoup moins rangée que son apparence ne le laissait présager.

Son téléphone portable avait glissé jusqu'à mes pieds, indiquant 20 h 15, et m'avait d'abord distrait d'un curieux objet, tout à fait inusité, qui avait roulé lui aussi vers moi. Après un moment d'hésitation, je le ramassai dans le même mouvement que l'appareil : c'étaient deux bigoudis mis bout à bout, enveloppés et noués très serrés dans un bas de soie court. Cet objet, de toute évidence improvisé pour son plaisir solitaire, leva brutalement le rideau sur le théâtre le plus intime de cette femme.

Comme s'il s'agissait d'objets brûlants, je me précipitai pour lui rendre son portable ainsi que son jouet compromettant que j'eus soin de dissimuler à d'éventuels curieux.

Elle me regarda, à ma connaissance pour la première fois, puis baissa les yeux. Une rougeur soudaine monta à ses joues. Je la sentis vulnérable. Loin de me repousser, cet incident me rapprocha d'elle en la faisant descendre du piédestal où je l'avais placée, me la rendant plus humaine, plus attachante. Je l'aidai à rassembler le reste de ses affaires éparpillées.

Sans doute pour me remercier, elle m'invita à prendre un verre après le spectacle. Le plus grand fait toujours le premier pas, me dis-je. À moins que ce fût là un réflexe nerveux ou quelque passe de muleta pour éviter un coup de corne. Quoi qu'il en fût, elle souriait maintenant de l'incident avec l'air d'une personne qui a son volant dans les mains et qui raconte en riant ses tonneaux.

Je lui répondis sans plus réfléchir : « Pourquoi pas tout de suite ? »

Nous sortîmes pour ce qui devint un verre d'abîme et une nuit de cimes.

La clé tournée nous enferma dans un rai de lumière. Voilà que la vie reprenait sens dans ce monde de fureur et de bêtise, de démente et de bigoterie.

Trente ans plus tard, nous sommes toujours ensemble à défier l'insensé.

Cependant, contrairement à toute attente, ma compagne n'a jamais allégé son sac d'un certain objet : nous aimons bien nous en servir pour accompagner le plaisir d'un spectacle et commémorer notre fulgurante rencontre.